

—Oh ! le malheureux ! ne put-il s'empêcher de dire tout haut.

Plusieurs connaissances l'aborderent et le drame de Beauchamp, l'assassinat commis par Fanchon, son arrestation et celle du lieutenant Bernard devinrent l'objet de la conversation, un sujet de réflexions, de remarques, d'observations plus ou moins justes.

La curiosité faisait taire la pitié : on imaginait, sous ce tragique événement, des mystères étranges, des complications dans lesquelles Fanchon et M. Pulker jouaient des rôles d'une extraordinaire perversité.

Pendant qu'on bâtissait les suppositions les plus diverses, les plus contradictoires, Jacques, dans le compartiment qui l'emportait à Beauchamp, Jacques ne pouvait réprimer les sanglots qui l'étouffaient.

Il coucha à Metz et arriva à Beauchamp le lendemain vers onze heures du matin.

Il se précipita dans l'appartement de sa mère.

Mme de Beauchamp, le visage creusé par la souffrance, les yeux rougis par les larmes, se jeta dans les bras de son fils.

Tous deux sanglotaient, ne pouvaient prononcer une parole.

Enfin, Jacques demanda :

—Et Simone ?... La blessure ?

—Sans gravité. Dans une quinzaine elle sera guérie.

—Oh, mère, tes paroles m'enlèvent un horrible poids de la poitrine ; je craignais un nouveau malheur après tant d'autres !

—Dieu ne nous l'a pas épargné, Jacques !

—Que dis-tu, mère ?... Explique-toi ?

—Simone a perdu la raison.

—Oh ! mon Dieu ! Ma sœur !... Simone !... Folle !

—Folle, oui, Jacques, Simone n'a pu supporter de pareils chocs, sa raison a succombé. Elle croit avoir fait une maladie pendant laquelle elle a été en proie à d'affreux cauchemars ; ces cauchemars sont la réalité, hélas !

—Que dit le médecin ?

—De ne pas la dissuader, d'attendre.

—A-t-il l'espoir d'une guérison rapide ?

—Oui, il le dit, du moins.

—Mais, comment explique-t-on à Simone l'absence de son mari, de Fanchon, de Georget ?

—Elle ne croit pas avoir été mariée et se croit fiancée à Georget ; elle imagine lui avoir secrètement donné sa foi et laisse échapper son secret devant moi. Quant à Fanchon et à Georget, on lui persuade qu'ils sont, l'un à son régiment, l'autre chez le docteur Delort.

—Que vais-je lui dire ? Je tremble à la pensée de la voir !

—Elle te croit toujours en voyage, elle a oublié tout ce qui s'est passé depuis ton retour.

—C'est affreux !... Oh ! la folie !... Est-ce que le corps...

Jacques s'interrompit. Sa gorge refusait de laisser passer un son.

—Le corps de M. Pulker a été mis en bière ce matin. Le procureur de la République a délivré le permis d'inhumer. Les obsèques auront lieu demain.

—J'y assisterai, dit Jacques, je le dois.

—J'ai envoyé des lettres de faire-part à toutes nos connaissances des environs, commandé des couronnes ; les médecins, le maire, M. de Montcel se sont mis à ma disposition.

—Simone est couchée ?

—Oui, elle doit rester alitée une huitaine de jours. Je vais aller voir si elle dort. Lorsqu'elle s'éveillera je lui annoncerai ton retour.

—Chère mère, quel courage tu montres au milieu de ces épouvantables événements ! M. Pulker assassiné, Fanchon et Georget arrêtés ! Accusés de ce crime !... Qui a pu imaginer pareille absurdité ?

—M. Pulker en mourant a accusé Fanchon, mon cher Jacques.

—C'est impossible !... Fanchon ?

—Il l'a accusée devant témoins, devant M. Georget Bernard qui l'avoue, devant Jean et Jérôme qui en ont témoigné à la justice.

—M. Georget Bernard a été trouvé porteur d'un revolver ; on croit que c'est en voulant atteindre M. Pulker qu'il a blessé Simone.

—Lui, que dit-il ?

—Il refuse de s'expliquer.

—Dis-moi ce que tu sais, mère ? Ce que tu penses ?... Comment ce drame épouvantable s'est-il produit ?

Mme de Beauchamp raconta à son fils ce qu'elle avait appris par M. Marguefer et ses domestiques.

—Tu ne crois pas à la culpabilité de Fanchon et de Georget, mère ! s'écria Jacques. Je sens un mystère qui sera dévoilé un jour ; Fanchon et Georget sont victimes d'une affreuse erreur, d'une épouvantable fatalité !

—Je l'ignore, Jacques, je ne sais s'ils sont innocents ou coupables ; ne me parle pas d'eux, je t'en prie !

—Tu les crois donc coupables ?

—Je sais qu'un crime épouvantable a été commis, que M. Pulker est mort assassiné sous les yeux de Simone, je sais que ma fille a perdu la raison !

Mme de Beauchamp s'éloigna en essuyant les larmes qui inondaient son visage.

—Ma mère croit Fanchon coupable de ce crime aussi horrible qu'absurde ! se dit Jacques avec désespoir.

Mme de Beauchamp revint vers son fils :

—Viens, Jacques, dit-elle. Simone est éveillée. Je lui ai annoncé ton retour, elle t'attend.

Le cœur de Jacques battait à grands coups dans sa poitrine et faisait sa respiration oppressée.

Il pâlit légèrement.

—Du courage, mon fils, lui dit Mme de Beauchamp.

Simone était assise dans son lit. Sans l'éclat fiévreux de son regard, on n'eût pu supposer, tant ses traits étaient calmes, son teint reposé, qu'elle venait de se trouver mêlée à de tragiques événements.

—Bonjour, Jacques, dit-elle en tendant son front à son frère. Que je suis heureuse de te voir !... Y a-t-il longtemps que tu es parti ! Vilain, qui nous délaisse ainsi !... Peut-être, si tu eusses été ici, n'aurais-je pas été malade ! Oh ! quelle fièvre ! Quels cauchemars ! Ma pauvre tête est brisée !

—Ne pense plus à ces tristes chimères, Simone ; à présent que je suis ici, tu vas aller tout à fait bien, tu verras !

—Je l'espère, Jacques. Oh ! il était temps !... Tu ne peux imaginer ce que j'ai souffert !... Voilà bientôt trois mois que je suis malade, n'est-ce pas, mère ?

—Simone, il faut penser à l'avenir et non au passé, répondit Mme de Beauchamp.

—Comment cette maladie m'a-t-elle prise ? J'ai tellement souffert que je ne me souviens plus !

—Tu as eu la fièvre, une forte fièvre qui t'a prise subitement.

—Oui, j'ai dû perdre connaissance... alors, des monstres se sont jetés sur moi... Ils me guettaient... Ils voulaient me tuer... Je sens encore leurs griffes... Je les vois... Je...

—Tu ressens à l'épaule la douleur d'une chute que tu as faite, d'une chute de cheval, Simone, interrompit madame de Beauchamp.

—Oui, je me souviens maintenant ; un homme me poursuivait, Fanchon l'a tué et M. Georget m'a emporté dans ses bras.

Mme de Beauchamp fit prendre à Simone une cuillerée de potion, un calmant ordonné par les médecins.

—Je me sens mieux, je vais dormir, laissez-moi.

Jacques s'éloigna avec sa mère.

Mme de Beauchamp ordonna à une femme de chambre de se tenir auprès du lit de sa fille et de la prévenir si une crise survenait. Simone dormit quelques heures d'un sommeil relativement calme.

Dans la journée, les médecins vinrent voir la malade et renouvelèrent à Mme de Beauchamp l'assurance d'une prochaine guérison.

—Ne la contrariez pas, autant que possible. Vous devrez, cependant, lorsque ses pensées s'égarent dangereusement, la ramener doucement, non à la triste réalité, mais à des sujets agréables, à des banalités quelconques.

—Je vous conseille, madame, de lui parler de projets de voyage, de parties de plaisir, de toilettes, de bals, que sais-je !...

—Oui, je vous comprend, docteur.

—Il est nécessaire de créer un courant d'idée auxquelles son imagination puisse s'attacher, se passionner même, de façon à lui faire peu à peu oublier les visions dangereuses.

—Ce traitement moral, personne mieux que vous, madame, ne peut l'imposer à l'esprit de la malade.

—Quant au traitement physique, nous continuerons les bains et les douches pour combattre l'afflux de sang au cerveau et régulariser les mouvements du cœur.

Dans l'après-midi, l'abbé Pierre et M. de Moncel vinrent visiter Mme de Beauchamp.

Ils causèrent avec Simone et essayèrent de l'intéresser par des récits imaginaires de parties de chasse, des excursions que M. de Montcel prétendait avoir faites.

Malheureusement, Simone mêlait à ces aventures des épisodes dramatiques auxquels elle croyait avoir assisté, des chutes terribles, des attaques forcénées, des guets-apens horribles.

Elle frissonnait de la tête aux pieds à ces prétendus souvenirs.

Jacques ne pouvait supporter longtemps ce désolant spectacle de la folie ; il s'enfuyait dans sa chambre pour cacher à tous la vue de sa faiblesse, de ses larmes.

Sa sœur folle ! Fanchon, sa bien-aimée, sa belle fiancée accusée d'assassinat ! Arrêté aussi son ami, son compagnon d'armes, le brave Georget !

Il pliait sous le poids de cette immense douleur, sous le choc de telles catastrophes.

La pensée que sa mère pouvait croire à la culpabilité de Fanchon l'indignait.

—Fanchon coupable d'assassinat !... Ma mère semble accepter la possibilité d'une pareille monstruosité !... Et Georget, Georget qui aurait tiré sur Simone.

—Tout le monde a donc perdu l'esprit !

Il s'abîma dans de sombres pensées, dans la plus morne tristesse.

—Non, il ne croyait pas, il ne croirait jamais à la culpabilité de Fanchon, mais un assassinat avait été commis, cela était réel. Dans